



# Je révise et je me perfectionne

## I. Genèse et cosmogonies

### 1.1 Problématiques liées à l'objet d'étude

Entre hasard et nécessité, la question de la création et de l'ordre du monde est au cœur de la réflexion littéraire, scientifique, philosophique antique. Elle fait aussi l'objet de nombreux mythes de création, que l'on classe dans la catégorie des mythes fondateurs, c'est-à-dire des récits étiologiques destinés à expliquer les origines du monde. Ces récits de création concernent aussi bien le monde des hommes que le monde des dieux, Sur ces points précis, on se reportera à l'œuvre d'Hésiode, un poète archaïque grec qui a vécu approximativement vers la fin du VIII<sup>e</sup> siècle et au début du VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Son œuvre est séparée en deux volets : d'un côté, la cosmogonie et la théogonie (*La Théogonie*) ; de l'autre, l'anthropogonie (*Les Travaux et les Jours*).

Outre ces récits de création, les Anciens ne cessent de s'interroger sur les origines du monde et cherchent à l'expliquer de manière rationnelle : ils tissent tous ensemble une vaste tapisserie faite à partir des différentes doctrines, élaborées d'abord par les Grecs, puis vulgarisées par les Romains. Les réponses qu'ils apportent relèvent plutôt du discours scientifique, qui présente l'avantage d'apporter des explications rationnelles aux phénomènes les plus surprenants. Parmi eux, on peut citer Pythagore, Héraclite et Empédocle, dont les théories sont reprises par des physiciens atomistes comme Démocrite, puis Épicure lui-même.

### 1.2 Définitions

- **Θεογονία, ας (ή)** : le mot θεογονία signifie « naissance des dieux » (du grec θεός, « dieu » et γόνος, « action d'engendrer », radical que l'on retrouve également dans le verbe γίγνομαι, « naître »). Il n'apparaît qu'au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. comme titre du poème d'Hésiode (qui rapporte la naissance des entités primordiales, tirées *ex nihilo*) mais il est donné comme sujet du poème par Hérodote (*Histoires*, II, 53, 2). Hésiode n'est pas l'inventeur du genre de



la littérature théogonique. Celle-ci se rencontre dans de très nombreuses cultures : égyptienne, babylonienne, hébraïque, perse, indienne, gauloise, finnoise. En Grèce, il a existé d'autres théogonies que celle d'Hésiode, attribuées traditionnellement à Musée et à Orphée, mais nous ne les connaissons que par des fragments.

- **κοσμογονία, ας (ή)** : le mot κοσμογονία signifie « naissance du monde » (du grec κόσμος, « bon ordre », « ordre » et γόνος, comme vu précédemment). Le mot apparaît au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. sous la plume d'un Père de l'Église : Clément d'Alexandrie. La cosmogonie est un récit étiologique destiné à expliquer les origines du monde ainsi que ses principes de formation, d'organisation et son ordonnancement lui-même. Il existe de nombreux mythes cosmogoniques : par exemple, le récit biblique de la *Genèse* en fait partie.
- **χάος, ου (τὸ)** : la présence d'un Chaos primordial ou originel est une constante dans les différents récits de création du monde. On le retrouve par exemple dans le récit de la *Genèse*, mais aussi chez Hésiode ou encore Ovide. Étymologiquement, le mot « Chaos » dérive de la racine cha- signifiant « fente », « béance », « ouverture » (dans le sens de l'ouverture d'un bâillement), comme dans les verbes χαίνω (« s'ouvrir », « s'entr'ouvrir », « béer ») ou χάσκω (« s'ouvrir », « s'entrebâiller »). Le Chaos est donc à l'origine une béance qui n'a pas encore reçu de forme et qui attend d'être ordonnée. La traduction par « gouffre », « abîme » correspond au sens donné au Chaos hésiodique : sa toute première caractéristique consiste à laisser le cosmos advenir et s'ordonner. L'assimilation du chaos au désordre sera fixée dans les consciences par Ovide, au début de ses *Métamorphoses* (cf. *infra*), soit bien après Hésiode (en réalité, sept siècles plus tard !). C'est pourquoi il faut bien faire attention au sens du mot « Chaos », qui, à l'origine, ne désigne pas le désordre, tel qu'on l'entend aujourd'hui, mais une profondeur béante.
- **orphisme** : religion monothéiste et philosophie qui repose sur la transmigration, l'immortalité et le salut de l'âme, et dont Orphée serait à l'origine. L'orphisme s'interroge sur les principales préoccupations de l'être humain posées dès le VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. par les Grecs : l'origine du monde et la destinée de l'homme. L'orphisme conjugue à la fois cosmogonie, théologie et doctrine métaphysique sur l'âme. Il connaît un énorme succès durant des siècles dans tout le monde gréco-romain.
- **pythagorisme** : philosophie et doctrine morale qui se réclame des enseignements du philosophe présocratique Pythagore (580-495 avant J.-C.) et dont les recherches scientifiques sont axées sur le cosmos, c'est-à-dire sur le bon ordre et l'ordre du monde en général (avec notamment l'étude de la science des nombres). Pythagore reprend aussi à la religion orphique la doctrine de la transmigration des âmes (théorie présentée par Ovide dans

le livre XV des *Métamorphoses*). Le pythagorisme connaît un grand succès dans l'Antiquité, même s'il n'a jamais été considéré comme une école philosophique à part entière.

### 1.3 Principaux axes de la notion

#### a. Cosmogonie et théogonie (Hésiode)

La Grèce ou la Rome antique ne connaît pas qu'une seule tradition concernant la naissance du monde (cosmogonie) ou des dieux (théogonie), mais plusieurs versions divergentes. Ces légendes de création du monde et des dieux appartiennent à la catégorie des mythes fondateurs. La *Théogonie* d'Hésiode est incontestablement le récit des origines le plus connu de l'Antiquité. Comme son nom l'indique, elle raconte la naissance des dieux, mais aussi, comme son nom ne l'indique pas nécessairement, les origines du monde (car pour Hésiode, les éléments primordiaux sont des puissances divines, comme par exemple la figure du dieu Éros, qui est le seul à pouvoir unir les êtres entre eux : cf. v. 120-122) ainsi que les événements qui ont mené à l'établissement de l'ordre actuel (c'est-à-dire, pour Hésiode, à l'ordre de Zeus). On retrouve là le double sens du verbe γίγνομαι : le premier, « naître », renvoie à la naissance des dieux, et le second, « devenir », désigne la mise en place progressive de l'arrangement du monde pour atteindre l'harmonie complète. Ce qui intéresse Hésiode, c'est donc moins l'origine du monde que l'évolution de ce qui en est à l'origine, ainsi que son principe organisateur et régulateur. Les récits se succèdent donc les uns après les autres : une entité primordiale ou une divinité en engendre une autre (de son propre fait : on parle de parthénogénèse ou par union), si bien que la succession des récits dit elle-même l'organisation du monde. Car ce discours théogonique est aussi cosmogonique : il s'agit bien d'expliquer la naissance de la terre, des fleuves, de la mer, des astres et du ciel. Ainsi commence la *Théogonie*.



#### Passage à lire .....

##### « Au commencement était... » (Hésiode, *La Théogonie*, v. 116-153)

Après un long prologue, dans lequel le poète affirme son autorité en se plaçant sous la protection privilégiée des Muses, s'ouvre, avec le v. 116, le récit théogonique proprement dit : Hésiode commence par dire la généalogie divine à son tout début. Le texte s'articule en trois mouvements : d'abord, la naissance des quatre entités primordiales, à savoir Chaos, Gaïa, Tartare et Éros (v. 116-122), puis deux mouvements de reproduction successifs, le premier, spontané (v. 123-132), le second, par union (v. 133-153). Les quatre entités primordiales ont en commun une forme d'ouverture : elles sont toutes



disposées à être agencées (Chaos, par ce qu'il représente; Gaïa par la largesse de ses flancs, εὐρύστερνος; Tartare, par celle de ses fonds, εὐρυοδείης), mais Éros se distingue des trois autres en ce qu'il est une force d'ouverture agissante (il est « celui qui relâche les membres », λυσιμελής). Ensuite, les premières naissances se font de Chaos, qui engendre deux entités contraires, Érèbe et Nuit, lesquels s'accouplent pour mettre au monde Éther et Lumière du Jour (v. 123-125). Puis c'est au tour de Gaïa d'enfanter, elle aussi par parthénogénèse : elle donne naissance à Ouranos, réplique exacte d'elle-même, Montagnes et Pontos, c'est-à-dire Flot marin (v. 126-132). Ainsi s'achève la première phase de la cosmogonie : tout est en place pour accueillir les entités suivantes. Une fois que Gaïa s'unit à Ouranos, elle met donc au monde les Titans, les Cyclopes et les Cent-Bras (v. 133-153) : Cronos est le plus jeune et le dernier Titan à être nommé car c'est aussi le plus dangereux (Hésiode dit de lui qu'il a « l'esprit retors », ἀγκυλομήτης, et qu'il a pris son père en haine : de fait, c'est lui qui le détrônera en lui tranchant les testicules sur ordre de Gaïa !). Quant aux Cyclopes et aux Cent-Bras, ils ont en commun des traits monstrueux, la brutalité et la violence des êtres primitifs. Cette violence sous-jacente annonce déjà par anticipation la Titanomachie, qui sera racontée ultérieurement par Hésiode.

---

Le récit d'Hésiode se poursuit ainsi sur un peu plus de mille vers. La suite de la *Théogonie* se présente comme une succession de catalogues des divinités, depuis les entités primordiales jusqu'aux descendants des Olympiens. Avec une cascade infinie de noms propres, Hésiode nous livre des énumérations plus ou moins longues et développées, qui peuvent parfois rebuter le lecteur moderne (alors même que la pratique du catalogue est bien attestée dans la littérature antique). Cette série d'engendremens est souvent marquée par la récurrence des particules τε... τε, τε... και ou du balancement μὲν... δέ, traditionnellement utilisées dans les accumulations. Mais le tout est savamment orchestré et organisé : les dieux sont groupés par famille et apparaissent par ordre chronologique. Celui qui seul peut apporter de la souveraineté et de la stabilité au monde est Zeus, dont Hésiode veut célébrer le règne. S'il remonte aux origines, c'est pour expliquer le présent et montrer combien Zeus est la figure souveraine, organisatrice et stabilisatrice du cosmos. C'est en effet lui qui est à l'origine du partage des lots, autrement dit, de la répartition des τίμαι entre les dieux.

#### **b. Expliquer le monde : du μῦθος au λόγος**

Raconter les origines du monde et des dieux de manière mythique ne suffit pas à assouvir les appétits insatiables des Grecs et des Romains, qui ont soif de connaissances. Ils éprouvent ainsi une réelle curiosité scientifique, qui leur est nécessaire pour appréhender le monde de manière rationnelle. Certains courants

de pensée comme l'orphisme ou le pythagorisme (cf. *supra*) s'intéressent de près aux origines du monde et au cosmos en général. Par ailleurs, plusieurs théories voient le jour, sous l'égide de grands scientifiques :

- Disciple de Pythagore et d'Héraclite, **Empédocle** élabore au V<sup>e</sup> siècle avant J.-C. la **théorie des quatre éléments** que sont l'air, la terre, l'eau et le feu. Pour lui, ces éléments sont constitutifs du monde et intransformables, mais lorsqu'ils se combinent et s'associent entre eux, ils produisent tous les composés présents dans la nature. Deux forces contraires, l'une appelée Amour, l'autre Haine (qui ne sont pas sans rappeler les entités primordiales décrites dans la *Théogonie* d'Hésiode), provoquent la cohésion ou la dissociation des éléments. Un tel système suppose que la nature est en perpétuel mouvement, jamais figée mais en constante évolution.

- L'idée que le monde et ses phénomènes s'expliquent par le mouvement et l'assemblage de corpuscules trop petits pour être vus remonte à Leucippe, au début du V<sup>e</sup> siècle avant J.-C., mais a été développée par **Démocrite** (470-370 avant J.-C.). Celui-ci est à l'origine de ce que l'on appelle la « **physique atomiste** » (du grec, ἄτομος : « que l'on ne peut couper » ; en latin, *insecabilis*) : les « atomes », unités minimales de matière, sont si petits qu'ils échappent à notre perception. Pour Démocrite, ils s'assemblent les uns aux autres par le mouvement centrifuge d'un tourbillon et forment tous ensemble le « monde » tel que nous le connaissons. Épicure a hérité de la doctrine de Démocrite pour élaborer son propre système matérialiste et atomiste (dont Lucrèce se fera le porte-parole).

Cet intérêt pour le monde en général et les phénomènes physiques en tout genre (séismes, courants d'air, foudre, orages, éclipses de lune...) est rendu palpable à travers des compilations :

- La plus connue est celle de l'oncle de Pline le Jeune, Pline l'Ancien (celui qui voulut s'approcher trop près du Vésuve en éruption !), savant, naturaliste et homme politique sous l'Empire Romain (au I<sup>er</sup> siècle de notre ère), auteur d'une fresque encyclopédique intitulée *Histoire naturelle*, dans laquelle il aborde tous les sujets puisqu'il traite d'astronomie, de géographie, de botanique, de minéraux, et même de peinture et de sculpture. Sa postérité sera immense, y compris dans l'Antiquité tardive et le Haut Moyen Âge, car il sera abondamment cité et utilisé par les auteurs de cette époque comme Bède le Vénérable, moine anglais extrêmement cultivé, ayant vécu au VIII<sup>e</sup> siècle !

- Le long poème didactique de Lucrèce (*De la nature des choses*), écrit en hexamètres dactyliques (le vers de l'épopée), se compose de six livres, formant eux-mêmes trois sous-ensembles : les livres I et II sont consacrés à la physique atomiste et matérialiste de la doctrine épicurienne ; les livres III et IV portent quant à eux sur l'homme, son âme et la mortalité de cette dernière ; les livres V et VI traitent de la cosmologie épicurienne et des principaux phénomènes naturels.



L'ensemble s'achève sur une évocation célèbre de la peste d'Athènes. C'est en particulier entre les vers 81 et 500 du livre V de son traité que Lucrèce développe la doctrine épicurienne de la formation du monde, créé à partir d'une multitude d'atomes invisibles à l'œil nu.



Passage à lire .....

### Cosmogonie épicurienne (Lucrèce, *De la nature des choses*, V, v. 81-507)

Dans ce long développement destiné à exposer la formation du monde selon la doctrine épicurienne, Lucrèce cherche à prouver d'abord que le monde a un commencement mais qu'il aura aussi une fin (v. 81-120). Puis il explique que les dieux en sont absents (ce n'est pas là, en effet, qu'ils ont établi leur séjour) et qu'ils ne sauraient en être les artisans : de fait, les maux dont la *natura* est affligée (rareté des terres cultivables, nécessité d'un travail acharné, destruction des récoltes, maladies ou mort des enfants...) tendent à montrer qu'aucune providence divine ne saurait présider au sort de l'humanité, contrairement à ce que supposent notamment les stoïciens (v. 121-255). Dans un troisième temps, il insiste sur la nature mortelle du monde, en raison de la déperdition des éléments qui le constituent (en constante évolution) et des catastrophes naturelles qui le secouent, sorte de mauvais présages annonciateurs de sa fin (v. 255-442). Ces préliminaires ainsi établis, Lucrèce peut enfin expliquer la formation du monde par le concours fortuit des « atomes » (élément-clef de la doctrine épicurienne), qui s'entrechoquent de manière à former différents ensembles (la terre, la mer, l'air et enfin, l'éther avec ses feux) : le terme qu'il emploie pour désigner ces atomes est le neutre pluriel *primordia*, qu'il convient de traduire par « constituants premiers », en référence à la conception atomiste de la physique épicurienne exposée dans les quatre livres précédents (v. 443-507).

---

Le plus grand mérite de toutes ces conceptions dites « scientifiques » du monde a été de substituer à l'interprétation magique des phénomènes étranges ou effrayants (comme les séismes, les éclipses de lune, les orages ou les inondations) des explications rationnelles, en les attribuant à des lois naturelles, loin de toute forme de superstition à laquelle les Anciens cèdent bien volontiers :

- Quinte-Curce rapporte l'affolement de l'armée d'Alexandre le Grand, surprise par la marée montante, qu'elle considère comme un phénomène surnaturel, alors que son chef en a bien compris le mécanisme (*Histoires*, IX, 9, 9-27).
- Plutarque s'intéresse pour sa part à la réaction très pieuse de Paul-Émile face à une éclipse de lune : tandis que les Romains rappellent, selon leurs croyances, la lumière de l'astre en faisant du bruit et en brandissant vers le ciel

des torches enflammées, lui choisit d'offrir onze veaux en sacrifice à la lune (*Vie de Paul-Émile*, XVII, 7-10).

Grâce au discours scientifique, les Anciens parviennent à mettre à distance toute tentative d'interprétation irrationnelle des phénomènes paranormaux : pour eux, tout s'explique. Encore faut-il trouver la bonne explication pour comprendre ces phénomènes en apparence surnaturels.

#### 1.4 J'approfondis

Le livre I des *Métamorphoses* d'Ovide s'ouvre sur le récit magistral de la création du monde, tiré du chaos originel sur ordre d'un dieu, qui en ordonne les parties, sépare les éléments, donne au ciel et à la terre leur forme définitive et crée les êtres vivants. Or, cette « grande ouverture cosmique » (Hélène Vial, *La Métamorphose dans les métamorphoses d'Ovide. Étude sur l'art de la variation*, Paris 2010, p. 62) constitue le *terminus a quo* (« date à partir de laquelle ») de la fresque ovidienne, elle fait pendant au *terminus ad quem* (« date jusqu'à laquelle ») du récit, à savoir l'évocation finale de la gloire d'Auguste (XV, 850-870).



#### Focus sur Ovide

Issu d'une famille ancienne de chevaliers de Sulmone, dans le Bruttium, Ovide (43 avant J.-C. – 17 après J.-C.) apprend l'éloquence auprès des rhéteurs à Rome, puis étudie la philosophie à Athènes. Il devient avocat mais abandonne très vite son métier pour se consacrer à la poésie, en particulier la poésie amoureuse, avec les *Amours* et l'*Art d'aimer*. À la maturité, il s'essaie dans des œuvres plus ambitieuses : les *Fastes*, qui expliquent les fêtes religieuses du calendrier romain, et les *Métamorphoses*, où Ovide s'inspire de la mythologie grecque. À la fin de l'an 8, l'empereur Auguste l'exile sur les bords de la mer Noire. Les raisons de cette disgrâce restent inconnues. Il compose alors les *Pontiques*, qui disent sa tristesse et sa misère d'exilé, puis les *Tristes*, où il s'adresse vainement à Auguste et à son successeur Tibère, pour obtenir son rappel à Rome. Il meurt en exil.

#### Texte latin – Les origines du monde

Ante mare et terras et, quod tegit omnia, caelum  
 unus erat toto naturae vultus in orbe  
 quem dixere chaos, rudis indigestaque moles  
 nec quicquam nisi pondus iners congestaque eodem  
 non bene junctarum discordia semina rerum.  
 Nullus adhuc mundo praebebat lumina Titan,  
 nec nova crescendo reparabat cornua Phoebe,



nec circumfuso pendebat in aere tellus  
ponderibus librata suis, nec brachia longo  
margine terrarum porrexerat Amphitrite.  
Utque erat et tellus illic et pontus et aer,  
sic erat instabilis tellus, innabilis unda,  
lucis egens aer : nulli sua forma manebat  
obstabatque aliis aliis, quia corpore in uno  
frigida pugnabant calidis, umentia siccis,  
mollia cum duris, sine pondere habentia pondus.  
Hanc deus et melior litem natura diremit :  
Nam caelo terras et terris abscidit undas  
Et liquidum spisso secrevit ab aere caelum.  
Quae postquam evoluit caecoque exemit acervo  
Dissociata locis concordi pace ligavit.  
Ignea convexi vis et sine ponde caeli  
Emicuit summaque locum sibi fecit in arce.  
Proximus est aer illi levitate locoque ;  
Densior his tellus elementaque grandia traxit  
Et pressa est gravitate sua ; circumfluis umor  
Ultima possedit solidumque coercuit orbem.

Ovide, *Les Métamorphoses* (I, v. 5-31)

### **Traduction française**

Avant la mer, les terres (*Ante mare et terras*) et le ciel qui recouvre tout (*et caelum, quod tegit omnia*), la nature n'avait qu'un visage (*unus erat naturae vultus*)<sup>1</sup> dans l'univers entier (*in toto orbe*), qui fut appelé Chaos (*quem dixerunt chaos*)<sup>2</sup>. C'était une masse (*moles*) brute et confuse (*rudis indigestaque*), et il n'y avait rien d'autre (*nec quicquam nisi*) qu'un poids inerte (*pondus iners*), des particules entassées au même endroit (*semina congestaque eodem*)<sup>3</sup>, hétérogènes (*discordia*), formées à partir de choses mal assorties (*non bene junctarum rerum*). Aucun Titan (*Nullus Titan*)<sup>4</sup> n'offrait encore (*adhuc praebebat*) sa lumière au monde (*lumina mundo*) ; Phoebé (*Phoebe*) ne renouvelait pas ses croissants de lune (*nec nova cornua reparabat*) ; la terre (*tellus*) n'était pas suspendue (*nec pendebat*) dans l'air environnant (*in aere circumfuso*), ni tenue en équilibre (*librata*) grâce à son propre poids (*ponderibus suis*). Amphitrite (*Amphitrite*) n'avait pas étendu (*nec porrexerat*) ses bras (*brachia*) le long des rivages (*longe margine*) de la terre (*terrarum*). S'il y avait aussi de la terre (*Utque erat et tellus*) là-bas (*illic*), ainsi que de la mer et de l'air (*et pontus et aer*), en revanche (*sic*)<sup>5</sup>, la terre était instable (*tellus erat instabilis*), la mer, innavigable (*innabilis unda*) et l'air, privé de lumière